

COMPRENDRE-COMMUNIQUER - ENSEIGNER

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

JANVIER 2019

N° 42

SOMMAIRE

- p. 1 : Édito J.M Kroczek
- p. 2 : Projets expositions
- p.3 : Qu'est ce qu'un directeur artistique ?
Alain le Métayer
- p.4 : Signes graphiques et territoires mentaux.
Alain le Métayer
- p.5 : Un appel à l'audace
François Richaudeau
- p.6 et 7 : L'école du dressage
Éveline Charmeux
- p. 8 : Les pédagogos ont bon dos
Philippe Meirieu
- p.9 : Rabelais inspirateur du ministre ?
Dominique Grandpierre
- p.10 : Ça va mieux en le disant ou l'égalité littéraire
Séverine Béraud
- p. 11 : Le livre de poche une révolution culturelle.
Alain Le Métayer
- p. 12 : 99 bougies !
Élina Cuaz
- p 13 : Quarante ans de peinture
François Richaudeau
- p 14 : Lis moi le monde
Yvette Richaudeau
Ma chatte
François Richaudeau
- p. 15 : Chat poétique. Le chat savant
Béatrice Libert

EDITO

Ce numéro 42 de la Gazette paraît alors qu'Yvette Richaudeau entre dans sa centième année.

Elina sa fille rappelle, en page 13, le rôle qu'a rempli, Yvette Richaudeau, épouse, collaboratrice, pendant près de 70 ans, auprès de François Richaudeau, disparu il y aura 7 ans. Destins, foi, vies intellectuelles, relations sociales intimement liés. Des relations sociales marquées par la simplicité, la chaleur, la générosité et la fidélité des rencontres.

A Lurs, Yvette a toujours beaucoup lu, dans un environnement foisonnant de livres, de reproductions et d'affiches. Sa soif de connaître semble sans limites. Fréquentant des ateliers d'arts plastiques, elle s'essaie à tous les styles mais excelle dans la peinture des paysages de Provence qui se déroulent sous ses yeux, elle redonne couleurs et vie aux reproductions de gravures des vieilles cités de la renaissance qu'on retrouve dans sa chambre de l'EPHAD Paul Cézanne à Malijai, établissement dans lequel elle s'est retirée.

Co-fondatrice de La Gazette de Lurs, elle se lance dans cette aventure éditoriale totalement inédite, une publication en A4 pliée en deux, conçue, confectionnée, photocopiée, mise sous enveloppes et expédiée à partir de la bibliothèque de la place du Château à Lurs. Aujourd'hui, devant sa maison, on peut lire sur une plaque, sobrement inscrit : « Ici vécut François Richaudeau, éditeur ». ...

PROJETS D'EXPOSITIONS 2019

... En 2019, la Gazette réaffirme le primat de l'écrit sur l'image, l'importance des débats d'idées sur les rumeurs, la vérification patiente des sources dans le texte et le contexte, la priorité absolue de l'éducation et de la culture qui devraient irriguer tous les aspects de la société. Le père de la lecture rapide a toujours montré un vif intérêt pour les questions éducatives admirant les enseignants et critiquant les ministres timorés, prônant une école de l'audace plutôt qu'une école de dressage. Nous pouvons faire notre cette phrase d'un érudit des temps modernes : « **Rien ne résiste chez l'homme en l'absence de projet** »



Yvette et François
sur « Le chemin des écritures à Lurs »

Jean Marie KroczeK

La lecture et son environnement

Construction d'une exposition sur les aspects culturels de la lecture, à partir d'une sélection de la collection de 150 affiches de François Richaudeau, sur les livres. Ces affiches, œuvres de grands noms du graphisme seront accompagnées de citations d'écrivains mais pourront être également remplacées par des textes en cohérence avec le thème. La fréquentation des lieux de lecture, la médiation la création d'un horizon d'attente, l'habitus de lecture et la maîtrise de petits savoirs sur le monde des livres constituent des éléments incontournables qui vont donner au lecteur du sens à son acte de lecture et lui conférer sa dimension culturelle. Au delà des aspects techniques de la lecture auxquelles François Richaudeau a consacré l'essentiel de sa recherche, l'objectif est bien que les techniques de lecture experte soient réinvesties dans des situations réelles et que les écrits soient utilisés pour penser le monde et se penser.

Nom : Peter Knapp - Profession : Directeur artistique

Quels enseignements tirer de l'expérience de Peter Knapp, directeur artistique de plusieurs revues « grand public », durant plusieurs décennies ?

Au carrefour de plusieurs types de langages et de moyens d'expressions démultipliés par le numérique, le directeur artistique parvient à définir une ligne éditoriale qui révèle d'autres façons de communiquer en révolutionnant la fusion entre les textes et les illustrations et en convoquant des compétences appartenant à des métiers spécifiques.

Ces projets donnent lieu à un partenariat promoteur avec le **centre international de Graphisme** d'Echirolles et avec un établissement professionnel **ART-ITECOM DESIGN** Paris Nice.

Ainsi l'**EsPPas** François Richaudeau de Sisteron s'ouvre-t-il à des publics d'étudiants et de formateurs de territoires peuplés comme les communautés de communes de Grenoble et de Nice.

QU'EST-CE QU'UN DIRECTEUR ARTISTIQUE ?

En 2016, Peter Knapp le célèbre photographe, cinéaste, graphiste et directeur artistique de revues comme le Nouveau Fémina, Elle, Vogue, etc... et de grands magasins comme les Galeries Lafayette, faisait don à notre association de son fonds d'ouvrages professionnels.

Il marquait ainsi tout l'intérêt que constitue notre fonds de livres et d'affiches confié à notre association par François Richaudeau, qu'il avait connu lors des rencontres internationales de Lurs et dont il était devenu un ami proche.

L'idée a alors germé de s'appuyer sur ce fonds, pour créer une exposition qui aura pour ambition de faire comprendre à un public très large, en particulier scolaire ce qu'est un directeur artistique.

Celui-ci est en effet un chef d'orchestre qui doit faire travailler ensemble des graphistes, des photographes, des illustrateurs, des architectes, afin de créer l'image d'un produit, d'une entreprise, d'une institution, ou d'un territoire, rendant forte et lisible leurs identités et les rendre, ainsi, proches, désirables pour les usagers ou les consommateurs.

L'exposition aura pour colonne vertébrale la transcription d'un entretien en direct, avec Peter Knapp lui-même, nous faisant part de sa longue expérience. Son propos

sera illustré de photos, dessins, typographies, mises en page, tirés de son propre travail ou choisis parmi la riche production médiatique de ces dernières années,

ou encore de travaux d'étudiants de l'ESAG PENNINGHEN dont Peter Knapp fut enseignant de 1983 à 1994.

Les différents chapitres de l'exposition présenteront les domaines dans lesquels œuvre le directeur artistique, comme l'imprimé (livres, journaux, revues) le numérique (site web, web-press) l'architecture intérieure et extérieure (boutiques, administrations, particuliers), le territoire et son attractivité.

Enfin, l'exposition, dans une sorte de postface, aura pour but d'emmener le visiteur à mieux décrypter les productions sensibles et principalement visuelles, orchestrées par un directeur artistique et ainsi, plus généralement, de mieux comprendre l'univers d'aujourd'hui, dominé par les stratégies de communication et saturé d'images de toutes sortes, dans le contexte de la concurrence généralisée imposée par l'économie de marché et d'échapper, peut-être un peu à la manipulation dont elles sont les instruments.

Alain Le Métayer



SIGNES GRAPHIQUES ET TERRITOIRES MENTAUX

Dans un précédent article (cf. Gazette de Lurs n°39), j'essayais de montrer en quoi une carte, comme ensemble de signes graphiques, pouvait aller au-delà de la représentation d'une géographie réelle et se référer à des territoires mentaux, tels ces cartes qui déterminent un itinéraire à parcourir, avec ses points de passage et d'arrêt, aux fins d'une sorte d'« art thérapie », de prosélytisme moral ou religieux ou encore d'initiation : cartes anciennes localisant enfer et paradis, cartes du tendre ou du catéchumène, géographie imaginaire d'Opicino de Canistrì, etc...

On trouve des caractéristiques comparables dans les « sonas », figures tracées sur le sable par les griots de l'ethnie Tshokwe d'Angola, en même temps que se déroule la narration. Une tradition reprise et revivifiée par les esclaves issus de ces régions, au sein de ces communautés de nègres marrons, appelés « quilombos » au Brésil, dont le plus célèbre fut, au début du XIX^e siècle, celui de Palmares, dans le sertao du Pernambouc.

Ces figures, tracées d'un geste continu, sans lever le doigt, suivent, autours de

points posés au début de la narration, un itinéraire sinueux en parallèle au récit.

Comme toute spatialisation de la pensée,

elles ont évidemment, en particulier dans les cultures orales, un rôle d'aide-mémoire (cf. gazette de Lurs n°40). Mais on sait aussi que ces histoires racontées aux jeunes garçons servent à leur initiation. La figure tracée par le « sona » prend alors un caractère sacré, qui se réfère à une transcendance et reste ainsi gravée dans l'inconscient. D'autre part, comme pour les figures géantes, dont les plus célèbres sont celles de Nazca, au Pérou, elles pourraient être aussi la représentation symbolique d'un parcours, cette fois-ci, réel que doit accomplir l'initié en passant nécessairement par des points fixés à l'avance (arbres ou rochers remarquables), le tout constituant un rituel et une épreuve initiatique.

Ici encore le signe tracé prend la forme d'une sorte de carte avec ses points remarquables et ses routes, et condense un monde imaginaire complexe avec ses règles propres, qui modèle les pensées et les sentiments.

Alain Le Métayer



UN APPEL À L'AUDACE

C'est le titre de l'article du Monde de l'Éducation à propos d'un livre publié par Albin Michel Éducation : Oser changer l'école de François Richaudeau, Georges Bouyssou et Pierre Rossano

Professeur d'intelligence: « ... À la base de toutes les études et propositions, un même concept ; celui de complexité. Complexité dans les rapports nouveaux avec l'extérieur (parents, communautés, environnement médiatique ; modes culturelles...). Complexité dans les programmes (plus exigeants que dans le passé), dans les méthodes et les techniques d'apprentissages. Complexité liée aux influences et découvertes récentes en pédagogie. On retrouve cette complexité dans la structure même de l'ouvrage qui rappelle celle de l'hypertexte de l'informatique et permet au lecteur de "voyager" au sein du texte en fonction de ses curiosités et de saisir les rapports entre des notions apparemment éloignées... ».
Caroline Helfer

Préface du livre et encore d'actualité vingt-deux ans après.

Admettre, en fin de siècle aussi décevante, avec les observateurs les plus avertis, que l'école reste le seul lieu de résistance d'une société en déroute ne doit nous distraire d'une évidence aux conséquences incalculables : les enseignants sont en total désarroi face aux problèmes qu'ils rencontrent à tous les niveaux, se réfugient dans ce qu'ils maîtrisent le mieux, les disciplines qu'ils enseignent, tout en sachant bien que c'est justement cette attitude qui de nos jours participe le plus de la spirale infernale qui exclut de plus en plus de jeunes de ce qui était plutôt censé les rassembler, l'école de la République.

La mission d l'école n'est plus la même ; elle n'est ni plus facile ni plus difficile qu'en 1881 sous Jules Ferry, elle est autre... Que les enjeux économiques actuels éclipsent les urgences éducatives, certes, mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est plus au niveau des idées que des moyens que l'école doit retrouver son souffle ; la pire illusion est de croire qu'une injection budgétaire massive peut suffire, en ne changeant rien de nos conceptions et pratiques passées. Notre parti est donc celui de la réflexion sur ce qui doit permettre à l'école de demain de répondre aux difficultés de ses utilisateurs, d'être enfin ce véritable service public qui ne se satisfait pas de l'exclusion de certains. Notre utopie sera de croire que ce que nous avons sciemment appelé « fuites » dans un article aura demain disparu aux bénéfices ce que nous appellerions volontiers

« responsabilité ».

Passer de la société des fuites et de l'école du désarroi à une société de responsabilités, c'est pour nous du ressort d'une école de l'audace. Oser changer cette école mérite sans doute que s'y aventurent rapidement ceux qui refusent toute sorte d'exclusion. Mais oser cette école va exiger une véritable révolution dans les mentalités, les apprentissages, les pratiques, les évaluations, les regards portés sur les élèves, les erreurs, le rôles des familles et des autres partenaires, l'attitude hiérarchique, les programmes, le temps scolaire, l'architecture scolaire, la formation des maîtres, etc. autant dire que ce dernier lieu de résistance qu'est l'école, le seul encore qui n'aïlle pas trop mal même s'il ne va pas bien, ne va plus pouvoir se perdre à nouveau dans des états que l'urgence n'autorise pas.

Oser changer l'école, ce n'est pas dans dix ans, comme on a coutume de le dire pour la mise en application des réformes au sein de l'Éducation nationale, c'est pour demain ! c'est probablement à ce niveau que doit se développer le militantisme des laïcs de cette fin de siècle mouvementée. Sinon le désarroi ambiant finira par avoir raison de notre si belle école de la République ; elle n'aura pas supporté d'avoir été encensée pendant un siècle et aura fini par oublier que rien ne résiste chez l'homme en l'absence de projet.

Oser l'école, c'est lui donner très vite un projet correspondant au monde qui avance vers nous, menaçant mais pas insurmontable. Oser l'école, c'est lui donner très vite les outils qui permettront à nos enfants de poursuivre la tâche de perfectionnement de l'humanité, à leur tour sans désarroi.

François Richaudeau



L'ÉCOLE DU DRESSAGE

Quand elle oublie que l'élève est une personne, et qu'elle ignore que l'enseignant est un professionnel de l'enseignement, que devient l'école ? Aujourd'hui, que ces vérités sont volontiers oubliées, nous avons grâce à « Agir pour l'école » la possibilité d'en imaginer concrètement les suites : cette association nous offre un aperçu édifiant, à travers trois fascicules de l'expérimentation Projet lecture agréés par le Ministère.

Ce qu'on voit après avoir lu attentivement les trois fascicules ?

D'un côté, une enfance cassée, forcée, manipulée pour avaler toutes choses contraires à son fonctionnement, abruti d'exercices ridicules de vitesse en lecture et de l'autre un enseignant asservi, réduit au rôle d'exécutant, dont l'essentiel du travail consiste à noter des données chiffrées sur des tableaux, dans une école reprise en mains par l'autorité.

Mais ce n'est qu'un outil d'aide à l'apprentissage de lecture.

Il est vrai qu'avec ces fascicules, l'aide est là : c'est même au millimètre près, qu'ils sont tenus, élèves et enseignant, d'une main de fer, la laisse ultra courte, sans écart possible : tout y est prévu, explicité, détaillé, jusqu'à la manière de parler aux élèves, jusqu'aux phrases à utiliser pour eux. A vrai dire, personne, sans eux, n'aurait jamais eu l'idée de s'adresser aux enfants de la manière ici présentée :

« Quand ta bouche prononce le premier son du mot, tes yeux doivent déjà regarder les sons suivants pour les mélanger tout de suite. »

Regarder les sons, pour les mélanger aussitôt : avouez que, quoique pas facile à faire, c'est nouveau et scientifique.

On le voit, une proposition d'« Outil-lecture », particulièrement remarquable ...

Mais elle a quelque chose de plus remarquable encore : elle prétend aider à l'apprentissage de la lecture ... sans parler de lecture !!

Il faut attendre le second volume pour trouver la première occurrence du verbe « lire », dans l'objectif suivant ; « lire des mots simples avec des lettres apprises ».

Et pour ce qui est de la lecture qu'on appelait jadis « courante », celle du CE1, avec des textes,

à laquelle est consacré le dernier fascicule, on n'en trouve que deux occurrences dans les objectifs :

* Accélérer la vitesse de lecture pour parvenir à lire 130 mots à la minute.

* Comprendre des textes de difficulté croissante, notamment des extraits de la littérature.

* Lire avec le ton et le phrasé dès la première lecture.

Pour la première allusion, il s'agit de la vitesse (et non de la lecture, elle-même) et la seconde est visiblement confondue avec la lecture à haute voix, dont on sait qu'elle n'est point de la lecture, mais une communication de celle-ci.

Quant à la lecture, elle est bien absente de ce travail. Seul, le déchiffrage est là. Lire, c'est **établir une communication** avec un partenaire absent, donc une communication différente de ce qu'on fait à l'oral, qui demande une opération spécifique, inutile dans la communication directe, qui est d'abord d'identifier comme **message**, la suite des mots, présentée : c'est-à-dire du langage produit par quelqu'un pour dire quelque chose à quelqu'un d'autre.

A l'oral, c'était évident ; à l'écrit, ça ne l'est plus.

Dans ces conditions, un mot isolé, ou une petite phrase inventée, ne sauraient être des objets de lecture. On peut les « reconnaître », on peut les « prononcer », mais on ne peut ni les « lire », ni les « comprendre », cette dernière activité n'existant que par une mise en relation avec un « contexte », celui de la situation ou celui du texte où figure le mot. Ce qui confirme le caractère incompréhensible du présupposé, sacralisé à la fois par la tradition et le pouvoir, selon lequel il faudrait aborder, avec du travail sur l'oral et l'écoute, l'apprentissage d'un moyen de communication qui s'effectue sur des signes perceptibles par les yeux.

La situation de communication écrite est différente de l'oral : elle est un moyen spécialement adapté à la communication dite « à distance » (spatiale et temporelle), laquelle, étant dépourvue de tous les moyens de se faire comprendre directement, nécessite d'autres outils et d'autres moyens langagiers.

L'ÉCOLE DU DRESSAGE

L'oral n'est en rien un préalable à l'écrit ; il en est différent, c'est tout.

Non seulement « Agir pour l'École » impose cette étrangeté aux enfants qui, pourtant tous, savent qu'on lit avec les yeux, comme ils le voient chaque jour autour d'eux, mais on pousse ici le raffinement (sadique ?) jusqu'à inventer, des « petits sons » dans les syllabes, sans le moindre lien avec ce qui est effectivement entendu dans la vie quotidienne de ces enfants.

Comme ce qui leur est demandé est totalement hors de leurs possibilités, c'est un véritable **dressage** des petits, auquel on assiste, avec tous les ingrédients de la chose, connus hélas, depuis longtemps, mais dont, au 21^{ème} siècle, et dans une démocratie, on était en droit de penser qu'ils avaient disparus :

* l'infantilisation : « On va faire un essai avec une syllabe **plus difficile**. Ecoute bien ; dis-moi, après moi, la syllabe TO ... »

* la répétition, bête et méchante, de la même chose, sous la même forme : « Afin de ne pas augmenter les écarts de niveaux, n'hésitez pas à solliciter davantage les élèves qui en ont plus besoin ; durant les séances d'entraînement, soumettez-les à deux sollicitations à chaque tour de table. »

Répétition des séances de lecture rapide, de plus en plus folles, où la compréhension est totalement oubliée au profit de la vitesse : c'est le monde à l'envers ! Une entreprise d'abrutissement savamment orchestrée.

* le dorage de pilule, avec les récompenses et les compliments : « Pensez à distribuer de nombreux encouragements et félicitations : les élèves n'en seront que plus motivés » (« motiver » encore un verbe dont le sens échappe à l'auteur !).

Mais le plus ridicule est sans doute la question de la vitesse de lecture et la fameuse fluence. S'il est vrai que celle-ci est importante pour la compréhension, l'interprétation donnée ici semble proche du contresens ;

1 – La fluence en lecture est nécessaire à la compréhension mais ne concerne absolument pas la lecture orale : il n'y a aucun intérêt à lire vite oralement ! C'est même une idée ridicule.

2 – La fluence en lecture n'est en rien le résultat d'une accélération de la vitesse perceptive des mots du texte, elle est le résultat de l'élargissement de l'empan visuel, ce qui est différent.

3 – Il y a d'autres conditions nécessaires à la com-

préhension de ce qu'on lit ; une approche explorant du texte, permettant la formulation d'hypothèse et l'installation d'un horizon d'attente, sur la signification, indispensable pour repérer, lors de la lecture linéaire qui doit venir qu'après, les détails pertinents du texte.

Les auteurs ici se trompent. Et la multiplication des exercices proposés pour accélérer la vitesse d'oralisation n'est qu'un facteur d'abrutissement, incompatible avec les opérations mentales par lesquelles s'effectue la compréhension.

Au total, ce que traduit tout cela, c'est un mépris monumental pour les enseignants, comme pour les élèves, et une conception de l'école qui donne envie de vomir.

Mépris pour les enseignants, dont les compétences professionnelles sont niées, à qui toute liberté d'action est refusée, et qu'on prend pour des débiles avec ces explications ridicules.

Mépris pour les élèves, auxquels on inflige un véritable lavage de cerveau.

On frémit devant les conséquences de ce matraquage à la docilité sur les adultes qu'ils deviendront.

Qu'un projet pareil puisse être agréé par un ministre, qu'il ait pu être accepté pour expérimentation, est dramatique : prendre ainsi des enfants pour des cobayes d'une pédagogie contraire aux valeurs de l'École, c'est une honte, un crime contre la notion d'Éducation et un crime contre les enfants.

Eveline Charmeux



LES PEDAGOS ONT BEAU DOS

J'aurais aimé pouvoir écrire, en toute sérénité, un ouvrage capable d'éclaircir quelques-uns des malentendus qui traînent sur l'École et la pédagogie. Mais, de toute évidence, la sérénité, sur ces questions, n'est pas à l'ordre du jour. Car, si je ne fais pas partie des "déclinistes" qui, tout en jouissant des privilèges de l'époque, regrettent un passé largement mythifié et auquel, pourtant, personne ne voudrait revenir, je n'en suis pas moins révolté, et cela depuis longtemps, par le creusement d'une fracture scolaire qui détruit en profondeur le lien social... Je ne suis pas, non plus, l'un de ces "technophobes" systématiques qui imaginent que, sans écran ni numérique, le monde en serait encore à l'âge d'or. Mais je m'inquiète néanmoins de la totémisation de technologies dont l'usage incontrôlé nous enferme dans l'immédiateté, paralyse la pensée et prépare l'avènement de ce que Gilles Deleuze nommait, dès 1990, les "sociétés de contrôle"... Je ne suis pas plus de ceux qui excommunient systématiquement toute forme d'expression culturelle nouvelle au prétexte qu'elle n'entre pas dans les canons académiques traditionnels. Mais je n'en suis pas moins convaincu de la nécessité de donner aux élèves des repères historiques précis, de leur permettre de rencontrer les "grandes œuvres" et de les amener à un usage riche et rigoureux de la langue orale comme de la langue écrite.

On me décrit, ici ou là, comme ayant eu une influence déterminante sur l'évolution du système scolaire depuis plusieurs dizaines d'années : c'est me faire beaucoup d'honneur et témoigner de beaucoup d'ignorance. [...]

C'est pourquoi imputer aujourd'hui les difficultés de l'École au règne des "gourous des sciences de l'éducation" est une imposture. Si tant est qu'il ait pu exister des "gourous" dans ce domaine – moins influents tout de même que dans ceux de la philosophie, des médias ou du développement personnel ! –, ils n'ont jamais été en situation de mettre l'Éducation nationale en coupe réglée ni de dicter leurs décisions à des ministres : consultés quelquefois pour rédiger des "rapports", ils ont vu, bien souvent, leurs propositions se perdre dans les sables, victimes de la coalition de l'immobilisme institutionnel, des corporatismes professionnels et des tergiversations politiques. Et quand, miraculeusement, certaines de leurs suggestions ont été retenues, les alternances ministérielles ont vite fait de les réduire à la

portion congrue, voire de les abolir allègrement.

Sortir des faux débats

"J'assume mon discours. Je le crois même important en ces temps où les débats se fixent alternativement sur des questions idéologiques sans véritable contenu ou des questions techniques sans réflexion sur les enjeux. D'un côté, on rabâche que "l'autorité doit être rétablie dans le système scolaire !", alors qu'aucun enseignant n'en récuse la nécessité, que toutes et tous voudraient bien pouvoir l'exercer et que chacune et chacun se demandent plutôt comment y parvenir.

On passe ainsi de polémiques artificielles en querelles superficielles, esquivant les interrogations fondatrices sur le sens de l'éducation qu'on veut donner à nos enfants et le monde à venir. [...]

On répète à satiété que l'on veut "la réussite de tous", mais sans définir clairement celle-ci, ni même esquisser le type d'homme et de société que l'on veut promouvoir. On affirme qu'il faut que nos enfants sachent lire, écrire, compter, s'exprimer, connaissent notre histoire et comprennent le monde, mais sans jamais dire pourquoi ni, surtout, pour quoi. On invoque sans cesse l'efficacité de l'école, mais on la réduit systématiquement à une somme d'objectifs individuels mesurables, sans prendre en compte l'importance de la fréquentation d'une institution qui n'est pas seulement destinée à "apprendre", mais aussi à "apprendre ensemble".

On veut former des citoyens lucides, capables de vivre au quotidien les valeurs de la République – liberté, égalité, fraternité, laïcité –, mais sans jamais en tirer les conséquences sur l'organisation des établissements et des enseignements, les regroupements d'élèves et les méthodes pédagogiques... On perd ainsi toute chance d'avoir de vrais débats autour de principes structurants, et a fortiori d'esquisser des visions d'avenir susceptibles d'être de véritables "attracteurs", permettant aux parents de dépasser ce qu'ils perçoivent comme l'intérêt immédiat de leurs propres enfants."

Philippe Meirieu
Extraits de « La Riposte »
éditions Autrement

RABELAIS INSPIRATEUR DU MINISTRE ?

*Rabelais représente un basculement dans la pensée occidentale, il a permis une profonde réforme de l'éducation** » affirme Jean-Michel Blanquer. Rabelais a donc influencé la pensée pédagogique du ministre ? Rabelais, le roi des rieurs, auteur de polissonneries épiques. Rabelais, gai, licencieux, grivois, parfois grossier, souvent cynique, gaillard, gaulois, truculent. Rabelais, avec son extravagance, avec sa débauche d'esprit, avec sa liberté de langage, figure donc au premier rang parmi les graves penseurs auxquels se réfère le pragmatique Jean-Michel Blanquer, l'initiateur du Guide orange « Pour enseigner la lecture et l'écriture au CP ».

Comment Gargantua a-t-il appris à lire ? Rabelais ne le dit pas explicitement, pas plus que le fait le Guide d'ailleurs. Les auteurs du Guide sont-ils Holopherne Thubal, Jocelin Bridé ou Ponocrates ? Osons faire une étude attentive du Guide à l'imitation du premier maître du non-sens. Nous ne voudrions pas, comme le fit Grandgousier, s'apercevoir avec chagrin que les élèves, en définitive, après une année, n'ont rien appris, qu'ils ne savent véritablement rien.

Maître Thubal Holopherne, le maître de la « confusion** », le grand docteur sophiste, apprend à Gargantua à réciter par cœur l'alphabet à l'envers. Il y passa cinq ans et treize autres années pour lire et recopier deux livres. Cinq siècles séparent la parution de Gargantua et celle du Guide. Il ne peut donc y avoir aucun point commun entre la méthode fondée sur l'état de la recherche et celle du grand docteur sophiste.

Grandgousier, qui n'était pas ministre de l'Éducation nationale, s'il était roi il était surtout père. Aimant son fils et se rendant compte qu'Holopherne Thubal rend Gargantua « fou, niais, tout rêveur et rassoté » et que Jobelin a bridé son intelligence, décide de conduire une réforme de l'éducation. Ne disposant pas de livres dogmatiques comme le Guide, il confie le prince à Ponocrates.

Avec son nouveau maître Gargantua va recevoir l'éducation nouvelle. Ponocrates exige de son disciple un énorme travail. N'en déplaie à ses détracteurs, éducation nouvelle peut rimer avec énorme travail. Avant de lui apprendre la moindre chose le maître souhaite connaître son élève et le prépare « doucement, par une transition lente, au changement de régime qu'il va subir ». Gargantua se familiarise avec la géométrie, l'astronomie, la musique,

les mathématiques par des « moyens sensibles », les arts manuels, les arts mécaniques, par « des méthodes amusantes et qui lui en dissimulent les difficultés ». « Sans aucun effort, le jeune homme acquiert une foule de connaissances utiles ». Gargantua consacre trois heures par jour à la lecture et fréquente nombre de bibliothèques publiques qui offraient « toute commodité d'étude ».

Rabelais meurt en 1553. Neuf ans plus tard parait le Cinquième Livre dans lequel Pantagruel et ses compagnons partent en quête de la dive bouteille. Mais, nulle trace du Sixième Livre. A-t-il été censuré ou même brûlé par l'université ? Rabelais y racontait que Pantagruel souhaitait cette politique scolaire qui cherchait à brancher l'école sur son « extérieur », voulait l'adapter à des demandes sociales et qui invitait à libérer l'école du « carcan scolaire et disciplinaire » pour en faire un « lieu de vie ouvert sur le monde », quitte à renoncer à l'instruction. ***. Sur l'île Consensus le sage Pantagruel rencontre la philosophe Ouy-dire qui dirige une école de rumeurs, d'opinions toutes faites et de calomnies et le juriste Pragmatius qui lui dirige l'école des Enmêmetempstistes. Pragmatius fait appel au savant Neuronus, célèbre pour ses recherches sur le cerveau et titulaire d'une chaire au Collège Royal. Ensemble ils conçoivent « Le guidel pour enseigner la lecture et l'écriture » qu'ils imposeront dans toute l'île Consensus.

Le manuscrit de ce Sixième livre a-t-il été retrouvé cinq siècles plus tard par Jean-Michel Blanquer pour inspirer le Guide fondé sur la recherche ? Le Guide sera-t-il nommé au prix Thubal Holopherne**** ? Grand prix du n'importe quoi en éducation. Grand prix que n'aurait pas renié Rabelais.

* Jean-Michel Blanquer in Sciences Humaines - ** Traduction du mot hébreux thubal - *** Catherine Kintzler in Philosophie Magazine. - **** Grand prix qui existe, voir son site.

Dominique Grandpierre

ÇA VA MIEUX EN LE DISANT ...

Ça va mieux en le disant ou l'égalité littéraire

Je me suis longtemps trouvée narcissique, pour écrire des textes parlant de moi, jusqu'au jour où je me suis penchée sur les autobiographies d'auteurs célèbres, leur accordant soudain toute mon attention. Certains d'ailleurs ne le sont plus, célèbres, que par leur autobiographie. Si l'on a le choix et que l'on n'est pas forcé de lire l'œuvre intégrale pour ses études, on ne lira de Chateaubriand que ses Mémoires

Ce qui réunit tous ou presque tous les auteurs qui se sont pliés à cet exercice, est ce passage obligé de la déclinaison de leur état civil et de leur lieu de naissance, toutes choses que je trouve insipides et roboratives. En quoi nous importe le lieu de naissance, le livret de famille et la date de mise au monde ? Cela nous fait-il davantage aimer leurs œuvres, cette précision chirurgicale initiale nous éclaire-t-elle sur le mystère de leur talent ? Il faut un talent sûr, par contre, pour transformer ces éléments incontournables en joie de lire pour le lecteur. La chambre où l'on a été accouché doit donner sur la mer houleuse, comme l'époque romantique où ce texte (les Mémoires) a été écrit.

Avoir des parents, les aduler (Sartre), ne pas en avoir (Annie Duperey) et se sentir vide, ou trop plein de vide, ne pas avoir de souvenirs (Perec) ou seulement des souvenirs erronés (André Gide), tout devient intéressant du moment que c'est "bien écrit". En effet, qu'a fait Flaubert si ce n'est partir pour Mme Bovary d'un fait divers ? Or, nous sommes tous des faits divers possibles, et chacun de nos pas, de nos souffles, a l'importance d'une vie. Chacun peut tromper et s'assassiner, mourir sous les bombes ou avoir la tête tranchée (Poe). Nous ne pouvons prédire notre futur qui donnera peut-être à notre existence cette allure romanesque propre à attirer

sur nous l'intérêt d'un auteur. Forte de ce présupposé, qui peut n'être, pour certains, plus avancés dans leur réflexion, qu'une porte ouverte, je tirai ce soir-là, de mes lectures, un sentiment de soulagement. A lire tant de naissances obscures, qui aboutiront plus tard à de grands écrivains - à tout le moins des écrivains reconnus par la doxa, on peut tout d'abord garder espoir que chaque enfant porte en lui une puissance créatrice potentielle. C'est Mozart que l'on assassine etc. Mais surtout, le décorticage par ces auteurs de leurs premiers souvenirs et de leurs premières émotions génère, chez les lecteurs que nous sommes, un sentiment d'adéquation, de similitude, de parfaite égalité. Nous aussi, nous avons le souvenir du chant d'une grive ou d'un merle. Nous aussi avons tronqué, dans notre mémoire, des souvenirs, ne sachant plus la date ni les conditions exactes du passage des Allemands ou de nos cris poussés sur un vélo d'enfant. Oui, nous aussi. Nous aussi.

Tout ce que nous racontent les écrivains nous les rend étrangement proches et, par un effet de reflet, nous fait ressembler à ces grands écrivains. De là à penser que chaque homme est le creuset de l'humanité toute entière, il n'y a qu'un pas, que je franchis. Toute vie vaut une vie. Ces écrivains parlant d'eux, loin de se placer sur un niveau supérieur, font œuvre d'humilité, car ils parlent de nous. "Simplement", ils "ont mis les mots sur". Ils sont semblables à nous et nous sommes semblables à eux. Il ne nous manque que les mots pour accéder à leur statut.

Il n'y a pas de vies trop petites ou trop dérisoires, il n'y a pas de grandes existences : il n'y a que des mises en mots très claires de vies, où se met en œuvre l'alchimie du texte. Il n'y a pas de vies trop petites ou trop dérisoires, il n'y a "que" de grands écrivains. Les autobiographies sont en fait des anthropographies : elles parlent de l'homme.

Séverine Béraud

LE LIVRE DE POCHE, UNE REVOLUTION CULTURELLE

Le livre de poche, une révolution culturelle emblématique du XX^e siècle.

Dans l'univers culturel, quoi de plus banal et quotidien qu'un livre de poche. Et pourtant, il est peut-être l'objet le plus emblématique du XX^e siècle, époque tiraillée entre catastrophisme totalitaire et utopies démocratiques.

Né en Angleterre, dans les années 1940, avec les « Penguin Book », le « Paperback », à pages collées et non reliées, répond à trois objectifs plus ou moins articulés entre eux : un objectif commercial d'abord ; édité à un grand nombre d'exemplaires, il peut être diffusé à un prix accessible à tous. Un objectif culturel ensuite, en démocratisant l'accès aux œuvres littéraires, car de simples romans de gare (en Angleterre, d'aéroport), le livre de poche édite très rapidement des classiques littéraires et des romans contemporains. Enfin, un objectif esthétique lié à ce que l'on pourrait appeler, à l'instar de Richaudeau, la lisibilité, c'est à dire une fonctionnalité mettant plus l'accent sur le sens que sur la forme..

Cette naissance du livre de poche s'inscrit dans un contexte culturel, social et politique, plus vaste marqué en Angleterre par le mouvement « Art en Craft », par le Constructivisme et le Bauhaus en Russie et en Allemagne.

Tous ces mouvements ont en commun de tourner le dos à l'art élitiste du XX^e siècle pour mettre une beauté dépouillée et utile à la portée de tous et, pour ce faire, de créer un environnement acceptable pour l'homme dans la société industrialisée, en s'appuyant sur le mariage de l'art et de l'industrie.

Conformément à cette vision nouvelle de ce qu'on peut appeler le design, la typographie quant à elle se doit aussi d'être fonctionnelle et débarrassée de tout élément superflu ; d'où une critique de la typographie traditionnelle ou centrée qui vise l'uniformité du gris et la beauté formelle et ornementale.

Et c'est justement un typographe de cette mouvance culturelle, Jan TSCHILCHOLD qui est engagé chez Penguin Book entre 1947 et 1949, pour redessiner toute la série des livres à prix modique et créer une charte graphique devenue célèbre les « Penguin composition rules ».

N'ayant jamais appartenu au Bauhaus, Jan TSCHILCHOLD se situe cependant résolument du côté des recherches de celui-ci : Dans son livre, « Die neue typographie », il proclame la suprématie des polices en caractère « bâton », à l'exemple de Bayer, le typographe du Bauhaus, à l'origine du caractère « Univers », ou de Paul REINER, père du « Futura » et promeut une macrotypographie asymétrique plus flexible et plus dynamique.

Bien qu'il ait jugé après la guerre que ces théories étaient à ses yeux trop extrêmes, ses réflexions générales sur la typographie, la mise en page et le design global du livre, nourrirent son travail sur le livre de poche tel que nous le connaissons aujourd'hui et, par contagion, sur l'ensemble de la production éditoriale contemporaine.

Alain Le Métayer



99 BOUGIES

Yvette Richaudeau fête ce mois-ci ses « nonante neuf » ans et entre donc comme on dit « dans sa centième année ».

Paris, 1945 : Yvette, d'origine suisse, rencontre l'ami de son frère René, étudiant aux « Arts et métiers, qui sera le « soleil de sa vie » et son futur mari : François Richaudeau.

Partageant étroitement la vie de François, elle l'accompagne pendant presque soixante-dix ans de mariage résidant successivement à Paris et en région parisienne, puis à Lurs en Haute-Provence. Découvrant dans les années 50 le village en ruines, tous deux ont le coup de foudre – le « coup de bleu », comme on dit en cet endroit -, qu'Yvette peint avec amour sous tous les angles.

Fidèle collaboratrice, elle accompagne François, de ses premières activités en tant qu'ingénieur conseil à celles d'éditeur qu'il exercera pendant une quarantaine d'années.

C'est beaucoup de voyages : pendant une vingtaine d'années, des aller-retour toutes les deux semaines entre Paris et Lille – avant l'ère du TGV – où se trouvait une imprimerie gérée par François. Des voyages en Californie aussi, afin de nouer puis d'entretenir un partenariat avec la revue *Psychology today*, avec Yvette prenant des cours d'anglais de façon intensive car sa moitié était réfractaire à la prononciation de la langue de Shakespeare, alors qu'il la lisait très couramment. Quand son mari prend une semi-retraite, le couple s'installe définitivement à

Lurs, Yvette coiffant la casquette de chauffeur pour des allers-retours en voiture toutes les quinzaines entre Avignon et Lurs,

car François fait la navette entre ces

deux villes une semaine sur deux.

C'est aussi une vie sociale intense : l'organisation de nombreux déjeuners et dîners avec des collaborateurs et des auteurs... et le rôle de « souffleuse » pour son mari, qui avait la fâcheuse habitude de confondre voire d'oublier le nom des personnes qu'il recevait. En Provence, ils sillonnent la région en compagnie de leurs nombreux amis.

Élina Cuaz



QUARANTE ANS DE PEINTURE

Que faire dans un village désert en ruines, pendant que son époux François Richaudeau suit assidûment des colloques sur les arts graphiques ? Tricoter ... lire...peut-être ... mais surtout regarder autour de soi : découvrir un paysage, des couleurs si différentes de celles de l'Île de France où elle réside : à ses pieds la vallée d'une Durance encore impétueuse, sur les pentes les champs d'oliviers aux formes éternelles, devant elle un chemin de procession desséché, sans un arbre (à cette époque) conduisant à une chapelle déserte sous un ciel immaculé ... mais surtout, tout cela en des couleurs à la fois d'une intensité et d'une harmonie nouvelle pour elle. Des images qu'il lui fallait conserver... comment : en les couchant sur des toiles, en se proclamant peintre : un peintre naïf autodidacte, ignorant les lois classiques de la perspective, coloriste d'abord. Les années passent... Les modestes colloques sur la typographie deviennent Les Rencontres Internationales de Lure. Les Richaudeau acquièrent une résidence au village ... et décideront d'y finir leurs jours. Yvette Richaudeau toujours allergique aux traités et aux cours sur le «bien dessiner» accumule de nouveaux

tableaux. Mais d'une qualité et d'une fraîcheur qui lui valent les encouragements de Maximilien Vox et Roger Excoffon ; et le choix de

l'une de ses œuvres par Jean Giono pour la couverture d'une édition-club de *Regain*.

Ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de peindre quelques paysages de la Charente et des reproductions de gravures de vieilles cités de la Renaissance.

Des encouragements lui viendront aussi des maires de la commune : Jeannine Curnier, qui la poussera à s'inscrire à la première manifestation des artistes du Val de Durance, et où elle aura la surprise de remporter le premier prix : avec cette toile où un gigantesque aubier en premier plan dominait le village en arrière plan. Puis, Richard Lafond qui en ce jour du 7 août lui offre l'hospitalité dans cette très belle salle d'exposition dite Chapelle des pénitents. Avec à l'occasion du vernissage la joie de rencontrer tous les amis du village et de la région. Qui attendent tous d'admirer ses prochaines peintures.

François Richaudeau
in la Gazette n° 22



Yvette Richaudeau : L'oratoire et l'abbaye

LIS MOI LE MONDE !

Lis moi le Monde !

J'ai toujours été impressionnée par l'intelligence de certains animaux.

Je savais que mon chat était affectueux.

Quand mon mari, qui avait perdu la vue, écoutait des cassettes, le chat montait sur le bureau et passait sa patte sur son visage sans jamais le griffer.

Depuis qu'il n'est plus là, à seize heures, l'heure où je lui lisais le journal Le Monde, il monte près de moi, approche sa patte et il semble me dire « Lis-moi le monde ! ».

Je connais l'intelligence de certains chiens comme le saint Bernard.

Mon chat parle-t-il ?

Il miaule lorsqu'il a faim.

Je dois chaque jour lui faire une piqûre, il a du diabète, il le sait, car je ne lui donne à manger que lorsqu'elle est faite.

J'aime Café avec ses grains noirs sur le museau.

Je l'aime aussi car lui aussi il se sent bien avec moi et sa présence me permet d'oublier un peu l'absence de mon mari.

Je dis que dans la vie des peines immenses sont supportables grâce à la tendresse d'un chat.

Yvette Richaudeau

Ma chatte

Toute noire, d'un noir des profondeurs ; avec ses deux yeux dorés, tels deux lampes brillant au fond d'une caverne. Comme tout est pur dans ses proportions ; ses étirements, sa course, ses bonds ... Je suis amoureux de sa beauté. (Et comme elle le sait, m'interpellant – son esclave – par ses miaulements légers, tels la caresse d'un archet effleurant le violon).

D'où me vient cette espèce d'envoûtement. Je n'en vois l'origine ni dans mes sens, ni dans ma culture. Non c'est différent et plus profond : il existe en moi, comme une sensibilité innée à certains rapports de formes, indépendante de mon éducation et de mon milieu.

Une parcelle d'un esprit universel de perfection (de relations) déposée en chacun de nous ?

François Richaudeau



CHAT POÉTIQUE — CHAT SAVANT

Chat poétique

Quand
Le poème
Donne
Sa langue
Au chat

La souris
Rentre
Dans l'ordinateur

© Béatrice Libert, inédit

Le chat savant

Il était un chat
Qui aimait lire.

Il avalait
Tous les glossaires

Les livres de grammaire
Et de conjugaison
Les horoscopes et les solfèges
Sans oublier les guides
Pour félins extralucides

Mais moulu
D'avoir tout lu
Il finit
Chat de gouttière
Dans un dictionnaire

© Béatrice Libert, inédit



Poèmes et illustrations offerts par Béatrice Libert pour les 99 ans d'Yvette

LA SÉLECTION DE LA GAZETTE

La riposte – Philippe Meirieu - *Écoles alternatives, neurosciences et bonnes vieilles méthodes : pour en finir avec les miroirs aux alouettes*

Paris, Autrement, 2018

Chaque gouvernement charrie avec lui son lot de remèdes miracles pour réformer l'École.

Aujourd'hui, c'est le dédoublement des classes, la méthode syllabique, la semaine de quatre jours, la réforme du baccalauréat, le rétablissement de l'autorité, etc.

Pêle-mêle, on invoque les neurosciences et les évaluations internationales, le bon sens de Descartes et la pédagogie de Maria Montessori.

Afin d'y voir plus clair, Philippe Meirieu s'interroge : quels enfants voulons-nous former ? Pour quel monde ? Et comment faire en sorte que l'École de la République tienne ses promesses de justice et de solidarité ?

Dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson
Edition établie et présentée par Philippe Meirieu et Patrick Dubois – Robert Laffont – Août 2017.

Le Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire de Ferdinand Buisson fut source d'inspiration et devint le guide constant des instituteurs. Son ambition était de rassembler tous les savoirs encyclopédiques et pédagogiques utiles aux maîtres.

La présente édition rassemble 250 textes signés des meilleurs spécialistes de l'époque. Ce dictionnaire est aussi un régal d'intelligence et d'érudition.

Son projet comme ses apports demeurent aujourd'hui essentiels : non seulement pour visiter et comprendre notre histoire, mais aussi pour nourrir notre réflexion sur des sujets fondamentaux, comme la laïcité ou les méthodes d'apprentissage, l'importance de la discipline, l'exercice de l'autorité et la formation de la liberté.

Le Buisson reste une référence primordiale alors que la question de l'enseignement ne cesse de faire débat.

CITATION DE F. RICHAUDEAU

Calcullette

Ma calcullette, cette bride de cerveau artificielle ne connaît que les nombres.

Mais peu lui importe le signe imprimé, sur ses touches : chiffre arabe, romain, mot français ou étranger... Ce qui l'intéresse c'est la signification mathématiques du signe : son sens.

Tout comme en mon cerveau, c'est le sens (l'entité mentale sémantique) et non le signe concret (le mot) qui animé ma pensée.

in Ce que je pense – Retz - 1987

LES AMIS DE LA GAZETTE

- Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette.

- Pour nous proposer un article.

- Pour nous communiquer les adresses d'amis à qui envoyer notre Gazette.

- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse courriel.

- Pour nous aider financièrement en adhérant à l'association de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.

La Gazette de Lurs

Es.P.Pa.S

44, place René Cassin

04700 - SISTERON -

06 30 81 92 73

gazettelurs@orange.fr

Rédacteur en chef : Jean-Marie Kroczek

Comité de rédaction :

Yvette Richaudeau

Jean-Marie Kroczek

Alain Le Métayer

Dominique Grandpierre